

Mars 2014 N° 61


Photo: David Steiger

Editorial

J'ai écrit cet édito au lendemain des votations… Encore incrédule face aux résultats de l'initiative sur l'immigration… La méfiance, la peur de l'Autre n'expliquent pas tout, c'est vrai; et certains votes sont le fruit d'une exaspération qui s'alimente de faits réels, répétés et rendus insupportables du fait de leur répétition. Il n'empêche, on ne m'enlèvera pas de l'esprit que la peur est très mauvaise conseillère et qu'il faut tout faire pour créer des ponts plutôt que de susciter le repli sur soi. Nos partenaires l'ont bien compris, eux qui œuvrent, jour après jour, à rapprocher les communautés.

Au Rwanda, en réponse à un souhait de la population pour la construction de lieux de rencontre favorisant la résolution de conflits, l'IRDP a créé des clubs de dialogue. Il s'agit d'espaces animés par des facilitateurs et organisés sur une base permanente et inclusive.

Au Nicaragua, notre partenaire le SJM Nicaragua pousse les personnes qui ont décidé de migrer pour des raisons économiques - et leurs familles restées au pays - à s'organiser en comités. Ceci les aide à éviter l'isolement et l'échange d'information leur permet de mieux se prémunir contre les dangers qui les guettent durant leur périple.

Parfois les ponts se créent de façon spontanée. C'est le cas au Salvador où une volontaire physiothérapeute basée à Chalatenango a fait appel à un autre volontaire, informaticien à San Salvador, pour qu'il apporte à un jeune d'une communauté isolée les rudiments d'informatique nécessaires à l'utilisation d'un ordinateur…

Diego était ingénieur civil. Diego aussi avait parfaitement compris que pour exister et pour se développer, l'être humain se nourrit de rencontres et d'échanges. Diego construisait des bâtiments, comme à Matagalpa. Diego, sans en avoir conscience, était passé maître en matière de construction de ponts entre les gens… Diego n'est plus. A nous d'entretenir les ponts.

B. Faidutti Lueber

Sommaire

Diego

Avec le cœur, nous te disons...



Photo: Odesar

Parce qu'il me manque, comme il manque à beaucoup, j'ai envie de vous parler de Diego...

Diego est arrivé dans les bureaux d'Eirene un jour de mars 2012, avec l'idée de faire son service civil à l'étranger. Pour lui c'était très clair; il était ingénieur civil, formé à l'HEPIA à Genève, et effectuer son service civil était une évidence. Le faire à l'étranger était une autre évidence. Il avait découvert Eirene à travers le site internet et voulait nous rencontrer pour faire plus ample connaissance. **Diego avançait pas à pas, de façon réfléchie, posée.**

Avec Patricia nous l'avons reçu à la cuisine; nous lui avons présenté Eirene, notre conception de la coopération, nos partenaires, la participation attendue des volontaires en matière de sensibilisation et de recherche de fonds. Il a écouté tranquillement et au lieu de s'affoler comme certains ou de se tortiller sur sa chaise, mal à l'aise, comme d'autres que la recherche de fond et l'organisation d'un groupe de soutien rebutent de prime abord, il nous a répondu tout de go «Ca m'intéresse!» Diego voyait la vie et ses «imprévus» comme une succession d'opportunités plutôt qu'une succession d'obstacles.
Entre la création d'un profil de poste utile à un partenaire et la concrétisation des démarches auprès du service civil, le départ proprement dit s'est fait attendre. Il a attendu patiemment, mettant ce temps à profit pour s'impliquer au sein de l'association, suivre des cours pour se préparer, rencontrer d'anciens volontaires au Nicaragua et découvrant ainsi le mouvement de solidarité et l'histoire de la révolution sandiniste. Lui qui se disait médiocre en écriture, s'est joint au collectif de journalisme citoyen Jet d'Encre, dans la perspective d'élargir son futur travail de sensibilisation à de nouveaux cercles. **Diego faisait les choses méthodiquement, consciencieusement, avec cœur.**

Il a monté son groupe de soutien qu'il a invité à une soirée de présentation organisée dans une salle de l'HEPIA. C'était important pour lui d'expliquer où il allait partir comme civiliste et ce qu'il allait faire. Ce soir-là, ses copains étaient nombreux à avoir répondu à son invitation, et plus nombreux encore à aller faire la fête avec lui, un peu plus tard. Les bénéfices de la soirée ont été versés pour son projet. Diego prenait la recherche de fonds très au sérieux et c'est lui qui m'a suggéré d'entrer en contact avec plusieurs entités dont une fondation qui, après l'avoir soutenu, soutient actuellement un autre projet d'Eirene.

Diego est parti pour le Nicaragua en mars 2013. Il y est resté 5 mois, jusqu'en août. 5 mois, c'est court, mais Diego, qui parlait l'espagnol, a été très rapidement opérationnel. **Et Diego était un sacré bosseur.**

Il s'est immergé dans la culture nicaraguayenne, vivant dans une famille de Matagalpa. Il s'est immergé au sein de l'organisation Odesar, intégrant l'équipe technique en infrastructures communautaires. Avec l'équipe, ils ont construit 30 maisons «économiques» et 100 toilettes écologiques pour des femmes de 4 quartiers marginalisés de Matagalpa -Sor María Romero, Nuevo Amanecer, Juan Pablo II y Lucidia Mantilla, tout en formant les femmes à la gestion de chantiers. Il a visité chacune des anciennes maisons et dessiné chaque nouvelle maison en tenant compte des spécificités du terrain et des besoins de chacune des femmes. Etant donné le budget très réduit du projet, Diego a eu l'idée de récupérer et réutiliser certains matériaux de construction des maisons à reconstruire. Une merveilleuse idée. **Diego était créatif, avec un esprit d'initiative certain.**

Il s'est senti comme un poisson dans l'eau, à l'aise avec les gens au Nicaragua, comme il était à l'aise avec les gens ici, en Suisse: ses collègues, sa famille d'accueil, son pote Javier, les femmes bénéficiaires du projet, leurs enfants, ses voisins, tous ont apprécié son écoute et sa bienveillance. Lui, dans ces 5 mois, il a trouvé le temps de faire du sport, et de partir à la découverte du Nicaragua, notamment lorsqu'Hélène son amie est venue en stage à la casa materna de Matagalpa.

Durant son affectation on s'est écrit régulièrement; chaque mois. Je prenais de ses nouvelles; je l'informais des dons reçus; je sollicitais parfois sa plume. En avril, il m'écrivait ceci: «Tout va pour le mieux, je suis dans mon élément!» et en mai: «Je vis une magnifique expérience! Je vous en suis très reconnaissant.»**Diego était solaire.**

Il est parti pour un autre lieu début janvier, quelques jours après m'avoir envoyé son rapport final. Incompréhensible... Face à cette absurdité, une certitude: celle d'avoir eu la chance de le connaître. Beaucoup de chance.

B. Faidutti Lueber


Photo: Femmes bénéficiaires du projet et Diego

Nicaragua

Les comités de migrants et de familles de migrants

Edin Kobilic a rejoint le Servicio Jesuito para los Migrantes du Nicaragua il y a quelques mois. Il travaille avec les comités de migrants et de familles des migrants qui ont vu le jour avec l'appui du SJM Nicaragua dans le département de Chinandega depuis 2011. Ces comités se sont rapidement imposés en tant qu'acteurs émergents incontournables de l'échiquier socio-politique local. Leur renforcement et leur expansion constituent un défi très important d'autant plus qu'ils sont établis dans des quartiers très pauvres.

Un contexte socio-économique changeant

Le département de Chinandega est situé près de la frontière avec le Honduras. El Salvador est juste de l'autre côté du Golfe de Fonseca. C'est une région de frontière génératrice de dynamiques contradictoires et de changements économiques et sociaux inattendus. Dans les années septante et huitante, l'économie était orientée vers la production du coton destiné à l'exportation. Les paysans honduriens et salvadoriens traversaient la frontière quotidiennement pour travailler le fertile sol occidental et trouvant ainsi de quoi gagner leur vie. Avec le temps et avec la chute du prix de coton, et donc de sa rentabilité, la culture d'aliments - blé, banane, canne à sucre et sésame - a pris le dessus. Chinandega est actuellement le deuxième centre commercial du pays et l´économie est basée principalement sur l'agro-exportation. Son paysage est caractérisé par la grande présence de monocultures et de pâturages s'étendant depuis les périphéries des villes jusqu'à l'océan Pacifique. Les produits sont absorbés tant par les grands établissements industriels que par les petites et grandes fermes familiales. Ici, comme dans d'autres régions du Nicaragua, le l'agriculture joue un rôle décisif dans l´économie locale, formelle et informelle.



Photo: Edin Kobilic Accompagnement légal sur place

Depuis quelques années, le Nicaragua connaît un relatif développement économique (au niveau national) et manifeste des améliorations sectorielles, confirmées par différents indicateurs que les autorités n´hésitent pas à exhiber: baisse du taux d'inégalité, meilleur accès à l'eau potable, présence accrue de femmes dans les institutions, etc. Malgré ces résultats, le pays reste pauvre. La forte disparité sociale se perçoit clairement tant au niveau de la précarité des infrastructures qu'au niveau de l'accès aux services de base. Cette inégale redistribution de la richesse est très visible au quotidien et se manifeste en ville comme dans la campagne.
Les couches plus démunies de la population choisissent de plus en plus d'émigrer à l'étranger à la recherche d'un avenir meilleur pour eux et pour leurs familles (qui restent) et tenter d'obtenir, à leur tour, ce qu'ils voient exhibé par leurs voisins ou proches. Il s'agit principale-

Objectifs des comités de migrants :

• Identifier directement dans les quartiers les cas nécessitant un soutien en matière de régularisation, ou alors les cas de détention, de disparition, de déportation et de rapatriement de corps de migrants se trouvant à l´étranger. Il s'agit de renseigner les personnes concernées, de leur venir en aide et, éventuellement, de les intégrer dans les comités. Tous les cas recompilés sont ensuite transmis à la Maison de Migration du SJM, à Chinandega, qui s'occupe du suivi légal et administratif.

Depuis 2011, ce sont les cas de disparition de migrants qui sont les plus relevés causant émotion et intérêt. Pour répondre à cette préoccupation, le SJM Nicaragua organise, en collaboration avec d'autres associations de migrants des pays d'Amérique Centrale, une Caravane de Recherche de Migrants Disparus à laquelle participent principalement les mères de ces derniers.

• Organiser et former les communautés sur les différents aspects pratiques et théoriques du phénomène migratoire, grâce à diverses activités et animations proposées aux membres des comités.

La méthodologie utilisée par le SJM, avec laquelle travaillent les comités, est appelée «de-migrant-à-migrant»: des membres des comités rendent visite aux migrants et à leurs proches, foyer après foyer. Ces visites permettent de renseigner ces personnes et de répondre à leurs attentes. Ces personnes sont ensuite supposées reproduire ce type de visites à d'autres proches de migrants.

Les membres des comités sont censés se réunir régulièrement, entre eux et avec la communauté, afin de reprendre et transmettre l´information qu'ils ont reçue lors de formations, rencontres, cours et conférences auxquels ils ont participé. Il peut s'agir de rencontres régulières avec les autorités locales et nationales, de cours sur différents aspects migratoires (ex. les droits des travailleurs nicaraguayens à l´étranger), des rencontres binationales avec les comités de migrants du Honduras et du El Salvador, des conférences sur la migration, etc.

• Défendre les intérêts des couches plus pauvres qui se trouvent davantage impréparées et sans ressources pour contrecarrer les effets négatifs de la migration.

• Plaidoyer auprès des autorités nationales et locales afin de défendre les droits des migrants et des familles de migrants affectés par les dérives du phénomène migratoire (…).
Pour réaliser tous ces objectifs, les comités se servent de l'accompagnement organisationnel, psychosocial et socio pastoral apporté par l´équipe du SJM.



Photo: Edin Kobilic Rencontres des comités avec Cancilleria

ment de jeunes, sans espoir et ni perspective de réussite chez eux, qui décident de tenter le coup, dépourvus de ressources et d'informations nécessaires. La destination préférée est le Costa Rica: le chemin, plus court et plus sûr, attire davantage de migrants. La voie septentrionale vers les Etats-Unis reste également très pratiquée, malgré le fait que pour beaucoup, ce voyage se transforme en un cauchemar qui les conduira à une destination imprévue.

Formation des comités et activités
En reprenant le recensement migratoire national qui établit le Département de Chinandega comme étant le deuxième lieu d'exportation de migrant après la capitale Managua, le SJM a décidé, en 2009, d'ouvrir, à Chinandega, une ligne d´appui directe aux migrants et aux familles de migrants. Suite au grand nombre de demandes d´aide reçues, le SJM a également décidé d´appuyer la constitution de comités de migrants et de familles de migrants, afin d'aider la population à manifester plus facilement ses besoins. Il s'agit aussi de de les soutenir dans la défense de leurs droits dans les municipalités de Chinandega et el Viejo. La formation des comités trouve son inspiration dans l'expérience des Comités de Familles de Migrants disparus de Progreso qui ont vu le jour au début du siècle au Honduras.

Caractéristiques des comités…
Jusqu´en 2013, 13 comités ont été formés: 4 dans el Viejo et le reste à Chinandega et ses alentours. De nouveaux comités sont en train de voir le jour à Chinandega ainsi qu'à Corinto et Somotillo. Chaque comité possède ses particularités, déterminées par son contexte socio-démographique. On remarque cependant certaines similarités:

- Ils sont en grande partie composés de femmes majoritairement adultes avec un ou plusieurs enfants à charge;

- le nombre des membres qui participent activement aux réunions et aux activités organisées par le SJM oscille entre 5 et 10 personnes;

- la plupart se focalisent sur la thématique des migrants détenus ou disparus, hormis le comité de La Villa 15 de Julio, une municipalité qui fait partie du département de Chinandega, très proche de la frontière. De ce fait, le comité s'occupe surtout de cas concernant la déportation et le rapatriement de corps ;

- les comités organisent souvent des activités de recherche de fonds afin de venir en aide aux membres de leur communauté en cas de coups durs. A plusieurs occasions, un soutien économique et matériel a ainsi été apporté aux familles de migrants décédés, afin de les aider à rapatrier le corps ou à organiser la préparation d'une messe pour le défunt;

- d´autres activités avec une portée plus communautaire sont également organisées par les comités dans la perspective de promouvoir leur travail et celui du SJM Nicaragua. Parmi ces activités, on peut mentionner l'organisation de «cineforos» (film-débat), d'ateliers de danse, les piñatas avec les enfants et d´autres célébrations qui normalement ont lieu dans des endroits centraux et de référence du quartier.

Un défi à relever…
Les comités ont réussi à obtenir l'approbation d'une ordonnance pour la protection des droits des migrants et des familles de migrants de Chinandega par la municipalité. Le succès n´a cependant pas été complet car l´ordonnance, qui présupposait la mise en place d´un fond pour la gestion des cas plus graves, n'a finalement pas été appliquée. Ainsi, la mise en œuvre de cette ordonnance constitue un défi important pour les comités.
L'atteinte de cet objectif nécessitera un engagement et une responsabilité accrus de leur part, ce qui leur demandera un fonctionnement solide et davantage structuré. Or, la majorité des comités est animée par des personnes dont les priorités sont focalisées sur leur subsistance et celle de leurs proches. La quasi totalité des comités sont établis au sein de communautés à la périphérie et même hors des villes, dans des zones caractérisées par un manque d'infrastructures dans les foyers, un accès limité aux droits et services élémentaires (eau, éducation, santé, etc.), un manque de perspectives, notamment pour les jeunes. Dans un tel contexte, il est difficile pour la population de s'impliquer de façon régulière sur le terrain dans des activités de formation ou d'animation.

La création des comités a été un grand succès. La poursuite de leur existence requiert un travail de suivi et de renforcement de la part du SJM Nicaragua. Ce dernier veut les aider à éviter d'être absorbés dans le vortex des problèmes (corruption, clientélisme, assistancialisme, etc.) affectant la société nicaraguayenne.

E. Kobilic, volontaire au SJM

Départ

Pauline politologue, effectue un stage de 4 mois au sein de l'équipe du Projet Communautaire pour l'Accès à l'Eau de la Communauté Urbaine de Nouakchott (CUN) en Mauritanie. Cette affectation s'inscrit dans un partenariat entre la Ville de Lausanne et la CUN, partenariat qui vise le financement d'infrastructures et la formation en matière d'eau et d'assainissement. Avec la création de plusieurs outils de gestion de projet (manuel de procédures, cahier des charges, etc.) Pauline apporte un appui méthodologique et organisationnel à l'équipe locale. Eirene Suisse a été mandatée par Eauservice de la Ville de Lausanne pour assurer le suivi administratif et personnel de ce stage.

Rwanda

Clubs de dialogue: un long apprentissage de la confiance

Martine Pochon, volontaire auprès de l'Institut de Recherche et de Dialogue pour la Paix (IRDP) depuis octobre 2012, est chargée d'appuyer le département de la communication de l'organisation. Elle présente ci-dessous une initiative de l'IRDP pour promouvoir les clubs de dialogue afin de renforcer le tissu social d'une population sur laquelle pèse le poids du passé.



Photo: IRDP Facilitateurs, staff, instructeurs du RAB

Quelques mots du contexte

L'Institut de Recherche et de Dialogue pour la Paix (IRDP) est une organisation indépendante, qui travaille depuis 2001 sur des sujets touchant à la construction de la paix au Rwanda. La volonté des initiateurs - des personnalités rwandaises en collaboration avec une organisation non gouvernementale internationale active dans les zones post-conflit, Interpeace - était de réaliser, 7 ans après le génocide, une consultation nationale pour tenter d'identifier quels sujets étaient perçus par la population rwandaise comme des moteurs de paix, lesquels comme des obstacles. Cinq thèmes généraux importants ont pu être dégagés: la Démocratie, le Génocide et la Cohé-sion sociale, la place de l'Histoire, la réduction de la pauvreté, l'Etat de droit et la Justice.

Jusqu'à aujourd'hui, l'équipe de l'IRDP explore et approfondit l'un ou l'autre thème, dans des phases successives de recherches. A chaque fois qu'une recherche est terminée, la direction à suivre pour les prochaines est donnée par le Groupe national, un groupe de personnes représentatives de la société rwandaise, réunies de manière ad hoc (population, société civile, académiciens, politiciens, diaspora, preneurs de décisions, autorités religieuses, etc.). La méthodologie privilégiée par l'IRDP et développée par Interpeace dans d'autres contextes est une forme de recherche-action participative (RAP), qui insiste sur la discussion de bas en haut et de haut en bas entre les différents niveaux de la société.

RAP

Cette méthodologie place la recherche comme moteur de changement social. Idéalement, elle envisage le «terrain» de recherche, une personne, un groupe, une communauté, comme un partenaire. La définition du sujet de recherche, le processus de recherche et l'anticipation de l'action qui va découler de la recherche sont faites en commun. En tout temps, les partenaires se sentent copropriétaires de la recherche, des résultats, des changements induits. Les personnes impliquées partagent les mêmes informations, le même contexte et cette connaissance commune des informations liées à la recherche ouvre des opportunités de changement. C'est une méthodologie exigeante qui nécessite des consultations régulières et un respect immense des partenaires de la part des chercheurs et des chercheuses.

Résoudre les conflits

Au cours des consultations préalables, l'équipe de l'IRDP a rencontré différents groupes de population, tant à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur, dans la diaspora. Les personnes ont insisté sur l'importance de ces rencontres et elles ont recommandé à l'IRDP d'établir des espaces dans le pays permettant d'implanter une culture de dialogue dans la résolution des conflits. La recherche de solutions concertées à des problèmes identifiés en commun était ressentie par les participants aux consultations comme un des moyens permettant d'aller de l'avant sur le chemin de la paix. Il faut rappeler que sur les collines, dans ce petit territoire qu'est le Rwanda, cohabitent des personnes très différentes: celles qui ont vécu le génocide, celles qui étaient ailleurs et qui sont rentrées au pays après, celles qui sont parties à la fin des tueries par peur des représailles et qui sont retournées depuis, des familles de génocidaires, des anciens prisonniers qui ont purgé leur peine, des combattants démobilisés, des rescapés, etc. un mélange douloureux parfois et jamais simple.

L'IRDP a donc décidé de mettre en place dans certaines communautés des clubs de dialogue permanents et inclusifs - avec des participants qui représenteraient la diversité mentionnée plus haut - qui permettraient de créer des liens entre les membres d'une même communauté. Un facilitateur par club a été recruté, répondant à des critères précis: avoir suivi l'école secondaire, n'assumer aucune responsabilité directe dans l'administration locale, être intègre et perçu comme tel par la communauté, être intéressé au dialogue et à la paix, avoir du temps à disposition. Au cours des années et sur la demande d'autres communautés, les clubs se sont multipliés, ils sont aujourd'hui une vingtaine et comptent chacun 30 membres permanents. Certains se sont transformés en petites organisations locales poursuivant un intérêt économique ou de développement (coopératives). Dans tous les clubs, les membres se rencontrent au minimum une fois par mois et discutent des sujets qui les préoccupent en lien avec les thèmes de recherche explorés par l'IRDP. Les facilitateurs se rencontrent régulièrement pour des échanges et des formations continues qu'ils partagent ensuite avec les membres de leur club.


Photo: IRDP Exercice pratique, ferme du RAB

La confiance, une affaire de temps
Depuis plus d'une année que je travaille à l'IRDP, j'ai eu l'occasion de rencontrer souvent les facilitatrices et facilitateurs des clubs. Ils viennent à Kigali pour des formations continues et sont présents et actifs dans différents événements organisés dans les communautés. Mais je n'ai jamais participé à une de leur rencontre mensuelle. Bien sûr l'obstacle principal est la langue. Alors que les clubs de débats dans les écoles utilisent souvent l'anglais, les membres des clubs de dialogue dans les communautés, eux, discutent de leurs affaires dans leur langue maternelle, le Kinyarwanda. Mes connaissances sont par trop sommaires pour me permettre de suivre une discussion qui dépasse le niveau des simples présentations. Je dois avouer aussi que je suis intimidée par ces rencontres. Elles me semblent importantes et fragiles. Je connais la réserve des Rwandaises et des Rwandais et les sujets sensibles se discutent rarement en présence des étrangers (même s'ils n'y comprennent rien). Un chercheur collègue de l'IRDP me disait récemment qu'au début, la méfiance était grande entre les participants et qu'il a fallu beaucoup de temps pour qu'elle s'estompe. *«Certaines personnes abandonnent progressivement leur méfiance et restent dans une zone de non méfiance. Il est long le chemin qui mène de la non méfiance à la confiance»*.

De la parole aux actes
Certains clubs décident de se lancer dans des activités génératrices de revenus (achat de semences, transformation de denrées alimentaires), d'autres se regroupent pour renforcer l'impact de leurs revendications auprès des autorités locales (lutter contre le remplacement des bananeraies par d'autres cultures par exemple). La confiance gagnée par la discussion s'émancipe et permet d'envisager des activités ensemble, ce qui ressert encore d'avantage les liens entre les membres. L'IRDP contribue financièrement autant que faire se peut à certaines initiatives et dans tous les cas, soutient l'acquisition de compétences des facilitateurs, afin qu'ils les transmettent dans leurs communautés.

Ainsi en automne 2013 j'ai accompagné les facilitateurs dans une formation en insémination artificielle des vaches co-organisée par l'IRDP et le Rwandan Agriculture Board, RAB. Cette session faisait suite à une formation en soins vétérinaires qui avait été organisée en 2011, sur la demande des membres des clubs de dialogue. Les participants avaient alors pu acquérir les savoirs qui leur permettaient de prendre soin des animaux (poules, chèvres, cochons, vaches, lapins).

La partie théorique de la formation à laquelle j'ai participé en automne 2013 était donnée par le coordinateur de «Girinka», un programme national gouvernemental débuté en 2006 qui organise le don d'une vache aux personnes et familles jugées particulièrement vulnérables. Le formateur a demandé à tous les participants s'ils savaient quels étaient les symptômes d'une vache en chaleur. J'ai demandé si au Rwanda comme en Suisse, elle mettait du rouge à lèvres, mais les participants n'étaient pas là pour rigoler. La formation était sanctionnée par un examen théorique et pratique et décernait aux participants victorieux le titre officiel «d'inséminateur», ainsi qu'un coffret avec les ustensiles indispensables à cette activité (offert par le RAB). La formation pratique a d'abord consisté à se familiariser avec les organes génitaux d'une vache morte, puis à s'entraîner sur des modèles vivants, dans la ferme que possède le RAB près de Huye (Province du Sud).
Hadidja, 33 ans, est facilitatrice du club de dialogue de Karongi (Province de l'Ouest). Elle ne connaissait rien aux vaches avant les formations, bien qu'elle en possédât une, donnée par une organisation internationale. *«J'avais peur de ma vache et je n'étais pas très au courant des normes de propreté et d'hygiène. En fait je ne savais rien. Pendant cette formation, j'étais dégoutée de devoir toucher une vache morte. J'ai attendu jusqu'à être la dernière, les autres m'ont motivée mais j'avais peur. Et puis c'était encore pire quand il a fallu passer aux vaches vivantes. Mais je suis capable, j'ai appris. Maintenant j'ai peur de les traumatiser en les inséminant, mais je n'ai plus peur d'elles.»*

Benjamin a 49 ans, avec ses lunettes et son air concentré il a l'air d'un professeur de philosophie. Il est toujours le premier volontaire dans les exercices. Il pose un tas de questions. A moi, il a demandé une foule de détails sur les types de vaches que l'on trouve en Suisse, le fourrage, etc. Hélas son interlocutrice n'était pas à la hauteur … Il possède 3 vaches, deux qu'il a achetées et une qui lui a été donnée par l'IRDP. Une des ses vaches a été inséminée par l'inséminateur du district et lui a donné un veau. *«Pour moi c'est extraordinaire aujourd'hui de pouvoir apprendre cette technique et la transmettre à d'autres. Je pensais que ce n'était que pour les gens qui avaient étudié.»*

Au premier abord, il n'est pas très évident de comprendre le lien entre le mandat de l'IRDP de participer à la construction d'une paix durable au Rwanda et des cours de formation en insémination artificielle. Et la question se pose de l'utilisation optimale des ressources à disposition dans l'institut.

En repartant de la ferme qui sert de lieu de formation, nous étions assis pendant un quart d'heure les uns sur les autres, sur le pont arrière d'un pick up qui nous ramenait à la route principale. Je les ai observés, ces facilitateurs et facilitatrices, qui se touchaient, se retenaient par la main ou le dos à chaque saut que faisait le véhicule sur la piste chaotique. J'ai regardé les prés tranquilles autour de moi, les vaches aux longues cornes et l'ombre douce des arbres. Et j'ai pensé que si moi je venais d'un autre pays, eux qui riaient de me voir assise inconfortablement, eux qui se parlaient sans gêne, venaient de bien plus loin.

M. Pochon, volontaire au Rwanda

En visite chez Cesarito...

... ou comment l'informatique permet de dépasser la chaise-roulante

J'étais tranquillement installé dans ma chaise au bureau de la Unidad Ecológica Salvadoreña (UNES) à San Sivar (l'autre nom de San Salvador), à gérer mes pages web, à pousser mes collègues pour qu'ils y mettent du contenu, à régler quelques bugs et bien sûr à donner des coups de main de tous les côtés, bref dans la routine, quand j'ai reçu un appel de ma collègue, Carole Buccella, l'autre volontaire de Eirene Suisse présente à El Salvador.

Carole est une volontaire qui est arrivée au Salvador il y a bientôt dix ans. Elle travaille avec les associations ALGES, l'organisation des blessés de guerre, et Los Angelitos, une association de parents d'enfants handicapés. Physiothérapeute, elle travaille pour permettre à tous d'accéder à des soins intégraux, comprenant physiothérapie et rééducation. Elle est impliquée principalement dans le département de Chalatenango, situé au nord du pays, à la frontière avec le Honduras, une région montagneuse et beaucoup moins peuplée que le reste du pays. Elle organise et forme le personnel des centres de santé dans chacune des communes.



Lors de ses déplacements, elle a rencontré un petit gars de 13 ans nommé Cesar, que tout le monde appelle Cesarito. Il est fils unique. Son père travaille la terre et sa famille survit grâce aux récoltes de maïs et de haricots rouges. Cesarito souffre d'une myopathie, maladie qui provoque une énorme faiblesse musculaire généralisée. Il n'a jamais pu marcher. Il vit en chaise roulante et n'a pas suffisamment de force pour se déplacer seul, d'autant que les conditions dans lesquelles vit sa famille ne se prêtent pas du tout au maniement d'une chaise roulante : le sol de la maison est en terre battue. Les seules sorties de Cesarito se passent à l'école primaire du hameau où il est scolarisé. C'est un élève brillant, le premier de la classe et déjà le cerveau de la maison. Ses parents ne savent pas lire et écrire et c'est donc lui qui gère tout se qui se passe par écrit.

Carole s'est amourachée de ce petit bonhomme et a trouvé un généreux donateur en Suisse qui lui a offert un ordinateur portable, ainsi qu'un modem USB pour se connecter à internet via le réseau sans-fils. Elle lui a donné quelques explications basiques mais est incapable de lui enseigner l'informatique plus avant. Elle me demande donc de faire un saut au village pour donner une petite classe d'introduction à l'informatique à Cesarito. C'est avec plaisir que je décide de prendre deux jours de congé pour monter à Chalatenango pour lui rendre ce service. En plus, ça me changera de la ville et respirer l'air des montagnes me fera le plus grand bien.



Photos: Fabien Tosoni

J'ai donc commencé ma journée de bon matin pour attraper le bus San Salvador-Chalatenango de 6 heures du matin, qui part du terminal de l'Orient. Lever à cinq heure (aie!) et départ avec le soleil qui se lève. La gare de bus fourmille déjà d'activités à cette heure matinale, entre les gens qui vont au travail et les vendeurs ambulants. Le bus est un direct qui, malgré son nom, fait des arrêts réguliers! Je me trouve une place et je tente de dormir un peu malgré les cahots de la route. Après une heure sans avoir fermé l'œil me voilà à Chalatenango, ville où m'attend Carole avec son 4x4. Direction la montagne...



La petite famille vit au lieu-dit El Sitio, un hameau de la commune de Ojos de Agua, perché dans une montagne, à une heure de voiture du chef-lieu Chalatenango. Les transports publics dans ce coin se limitent à un bus par jour. Les plus chanceux ont une voiture; les autres se déplacent à cheval, à pied ou essaient de profiter de la voiture des premiers.

Arrivé à destination, je découvre la maison, ou plutôt la cahute, dans laquelle vit toute la famille. La maman me salue et me présente à Cesarito qui est déjà impatient de commencer la leçon. C'est un petit gars timide et discret, mais qui ne loupe rien de ce qui se passe autour de lui. Il est très attentif aux explications et enregistre tout du premier coup. En comparaison c'était plus facile avec lui qu'avec mes collègues, qui sont plutôt du genre dissipés et peinent à se concentrer. De plus, j'apprends que Cesar est né comme moi un 13 septembre. C'est donc pour ça qu'il est si doué. Il sera bientôt un dieu du clavier comme moi.



Photos: Fabien Tosoni

J'ai pris avec moi tout un éventail de programmes et utilitaires qui pourront lui servir. Il m'avait demandé en particulier un moyen de copier des disques de musique et des films sur son ordinateur pour pouvoir ensuite les vendre au village (déjà pirate, le coquin). J'avais prévu de lui apprendre à télécharger depuis des sites pirates pour faire fructifier son business, mais il s'avère que la connexion est beaucoup trop lente, le réseau étant très faible depuis le hameau. Mais pouvoir copier ceux qui lui passent entre les mains est déjà suffisant, et il paraîtrait que depuis mon passage, Cesarito a déjà gagné cinquante dollars avec son petit commerce. Cela peut sembler peu, mais dans la campagne salvadorienne c'est une petite somme qui permet à une famille de vivre une semaine.



Je suis retourné donner un second cours à Cesarito deux mois plus tard, pour lui amener les programmes qu'il lui manquait. Je lui donne aussi un petit cours accéléré de programmation avec quelques manuels en español. C'est peut-être un peu optimiste de ma part, mais s'il croche et s'intéresse à ça, cela pourrait lui permettre de trouver un travail plus tard.

L'informatique est une branche dans laquelle les personnes handicapées peuvent trouver un débouchant et j'espère que Cesar continuera sur cette voie. Il a la chance énorme d'avoir un ordinateur à disposition qui pourrait lui permettre de poursuivre ses études à distance pour obtenir une maturité. Ce qui lui ouvrirait les portes de l'université. Fonce p'tit gars !

De mon côté, j'ai beaucoup apprécié ce passage dans les montagnes et les échanges que j'ai eus avec Cesar et sa famille, qui vivent dans un monde tellement différent de la capitale où je passe mes jours. J'ai aussi découvert le travail de Carole et admiré son dévouement pour ces enfants et ces hommes et femmes handicapées qui vivent dans un contexte déjà tellement difficile pour une personne dotée de toutes ses capacités… Je suis à présent sur le départ, j'ai terminé mon contrat. Je compte bien passer par El Sitio pour revoir Cesarito quand je reviendrai à El Salvador.

F. Tosoni, volontaire au Salvador

Ce que Fabien ne nous a pas dit,
c'est qu'il skype avec Cesar.

Engagez-vous dans la coopération solidaire: soutenez l'un de nos volontaires !



Eirene Suisse
Bd Pont d'Arve 16
1205 Genève
Tél: 022 321 85 56

www.eirenesuisse.ch
info@eirenesuisse.ch
Cotisation annuelle: Frs 50.-
CCP: Eirene Suisse Genève 23-5046-2

Journal adressé aux membres de l'Association Eirene Suisse ainsi que sur abonnement
Abonnement: **Pour nous aider à couvrir nos frais de production l'abonnement passe à Frs 20.- 4 parutions par an**
Abonnement de soutien: Frs 50.-
Rédaction: B. Faidutti Lueber
Ont participé **Textes**: B. Faidutti Lueber, E. Kobilic, M. Pochon, F. Tosoni, D. Steiger
Photos: Odesar, IRDP, E. Kobilic, F. Tosoni, C. Buccella, D. Steiger
Relecture: T. Moret, M. Loetscher
Imprimerie: Rapidoffset, Le Locle
Maquette: Atelier Diaphane, La Chaux-de-Fonds



CCP: Eirene Suisse Genève 23-5046-2



März 2014 N° 61

Nicaragua

Urbane Permakultur -

-starke Frauen übernehmen das Steuer ihrer eigenen nachhaltigen Entwicklung

Reyna Montoya und Brigida Hernandez, zwei Frauen mit Vision, kämpfen mit der Hilfe von ODESAR für eine nachhaltige Entwicklung in ihrem Quartier. Das barrio Juan Pablo II, ein Aussenquartier der Provinzstadt Matagalpa, hat sich vor rund 10 Jahren in den steilen Hang über der Stadt eingenistet. David Steiger führt im Sinne seines Zivildienstes verschiedene Weiterbildungen in urbaner Landwirtschaft durch.



Photos: David Steiger

Reyna musste unter schwierigsten Bedingungen aus dem Haus ihrer Eltern unten in der Stadt weichen. Brigida ist mit ihren sieben Kindern vom Land in die Stadt emigriert. In Juan Pablo II begann ein neuer Abschnitt, gekennzeichnet von Gewalt, Unsicherheit, Armut und dem täglichen Kampf ums Überleben. Juan Pablo II hat kein Wasser, in der Trockenzeit tragen die Frauen eimerweise Wasser von der Stadt den Berg hoch. In der Regenzeit wird das Gehen auf den steilen Wegen zur Rutschpartie. Die Böden werden ausgewaschen und die aus Wellblech zusammengenagelten Hütten müssen nach jedem Unwetter wieder von neuem geflickt werden. Noch komplexer sind jedoch die sozialen Schwierigkeiten. Alkoholismus, häusliche Gewalt, frühe Schwangerschaften, etc. sind Teil der Realität von Reyna und Brigida. Doch im Gegensatz zu anderen Frauen haben sie sich entschieden für eine neue Realität zu kämpfen. Sie haben sich zusammengeschlossen, die verschiedenen Problematiken ihres Alltags identifiziert und sich folgende Ziele gesetzt: die Frauen von Juan Pablo II zu vereinigen und gemeinsam die Lebensqualität ihrer Familien zu verbessern.

Dabei stehen drei Schwerpunkte im Zentrum: Frauenrecht, Bürgerbeteiligung und Nahrungssicherung.
Vier Jahre ist es nun her, seit Reyna und Brigida angefangen haben die Frauen zu motivieren, Gemüse anzubauen, um sich vielfältiger und gesünder zu ernähren. Aber Nahrungssicherung im Sinne von Selbstversorgung ist auf den kleinen und oft steilen Grundstücken von Juan Pablo II eine grosse Herausforderung. Als die beiden Frauen an einer Schulung zum Thema „urbane Permakultur" teilnahmen, wussten sie, dass diese Technologie genau das richtige für die Frauengruppe von Juan Pablo II ist. Sie begannen alte Autoreifen in ihren Gärten zu installieren, trugen sackweise Kuhmist von den umliegenden Weiden die steilen Wege hinunter, um diesen unter die Erde zu mischen, füllten damit die Autoreifen und säten Kräuter und Gemüsesorten hinein. Dabei wurden sie, besonders von den männlichen Bewohnern, ausgelacht oder sogar beschimpft. Es war ein schwerer Start und die wenigen Frauen, die bei der ersten Aktion mitmachten, fühlten sich frustriert und alleine gelassen. Doch als nach zwei Monaten bereits die ersten Karotten und Tomaten geerntet wurden, sprach sich der Erfolg schnell herum. Bald schlossen sich weitere Frauen an. Reyna und Brigida fühlten sich gestärkt. Ernährungstechnisch kamen neue Lebensmittel wie Spinat, Lauch oder Broccoli auf den Tisch. Aber auch das Bewusstsein, wie wichtig es ist, das kleine Grundstück sauber und wohnlich zu halten, war ein wichtiger Schritt zur Verbesserung der Lebensqualität. Die Frauen konnten die alltäglichen Probleme bei der Gartenarbeit für einen Moment vergessen und Kraft tanken. Gleichzeitig bemerkten sie, wie die Farben und Düfte der Pflanzen die ganze Familie positiv beeinflussten.

Heute sind über 40 Frauen aktiv an der Bewegung beteiligt. Die veredelten Fruchtbaumsetzlinge die damals gepflanzt wurden, tragen heute Mandarinen, Zitronen, Mangos oder Avocados. Das gemeinsame Arbeiten hat vielen Frauen ein neues Selbstbewusstsein gegeben. Themen wie Unterdrückung und häusliche Gewalt werden nicht mehr verschwiegen, sondern mit anderen geteilt. Die Männer haben teilweise begonnen, die Bewegung zu schätzen und sogar tatkräftig zu unterstützen. Dennoch ist der kulturell stark verankerte Machismo noch immer dominierend Es wird zunehmend klar, dass man auch die Männer in die Emanzipationsbewegung einbeziehen muss, damit sich die gesellschaftlichen Strukturen wirklich verändern.

Durch die Initiativen innerhalb der Frauengruppen hat sich auch bezüglich der Bürgerbeteiligung einiges in Gang gesetzt. Die Frauen haben begonnen die öffentlichen Gemeinde- und Stadtratssitzungen zu besuchen, um sich über die vorhandenen Gelder zu informieren und haben der Verwaltung bereits zwei eigene Projekte vorgelegt. Mit Ersterem haben sie erreicht, dass die Stadtverwaltung den Bau einer Treppe gutgeheissen hat, um den Zugang zum Quartier zu verbessern. Das zweite Projekt ist noch in Bearbeitung und fordert ein Grundstück, um ein gemeinsames Gewächshaus zu errichten. Dieses ermöglichte den Frauen, die Gemüseproduktion zu steigern und eigenes Saatgut zu produzieren.

Im Moment sind die 40 Frauen dabei, ihr Wirkungsfeld auszudehnen. Sie haben begonnen in der Grundschule einen Gemüsegarten, sowie einen Spielplatz zu errichten. Zusammen mit Lehrkräften, Kindern und ihren Eltern wollen sie die Ernährung der Kinder verbessern. Öffentliche Schulen erhalten vom Staat Grundnahrungsmittel wie Reis, Bohnen, Maniok, Öl, Eier und Fleisch, jedoch keine Früchte und Gemüse. Erste Erfahrungen zeigen aber, wie schwierig es ist, Eltern von der Idee zu überzeugen. Ein weiteres Ziel ist es, besonders die Väter im Aufbau des Spielplatzes mit einzubeziehen, um sie in der der Erziehungsverantwortung zu sensibilisieren.

Reyna und Brigida sind inzwischen respektierte und geachtete Persönlichkeiten in Juan Pablo II. Ihr Einsatz ist freiwillig. Trotz den schwierigen Lebensumständen bereitet ihnen ihr Projekt grosses Vergnügen. Niemand würde heute über diese beiden Frauen lachen oder über sie spotten. Das Steuer der eigenen Entwicklung in der Hand zu halten gibt Selbstvertrauen und motiviert, die Hürden des Alltags zu bewältigen.

David Steiger, Zivilist in Matagalpa, Nicaragua



Photos: David Steiger, Reyna und Brigida

ODESAR unterstützt die ärmste Bevölkerungsschicht Matagalpas in geschlechterspezifischen Themen und in der aktiven Mitgestaltung der kommunalen Politik, sowie in einer nachhaltigen Landwirtschaft zur Sicherung der Lebensmittelversorgung. Die Methodik „campesino a campesino" besteht darin, Führungspersönlichkeiten innerhalb der spezifischen Aktionsgebiete zu identifizieren und gezielt zu schulen. Diese Leaderfiguren, meist Frauen (sogenannte „promotoras"), geben das erlernte Know-how an die TeilnehmerInnen weiter und begleiten den Entwicklungsprozess aktiv.
Das „proyecto barrios" ist nur eines der vielen verschiedenen Projekte, welches ODESAR vor Ort unterstützt. Andere Projekte sind eher in ländlichen Gemeinden anzusiedeln, beinhalten aber ähnliche Themen. Das „proyecto barrios" unterstützt neben Juan Pablo II noch drei weitere Aussenquartiere Matagalpas und hilft die jeweiligen „promotoras" in ihrem Wirken. Dabei gibt es auch wertvolle Austausche zwischen den Frauen der verschiedenen Aussenquartiere.
Der diesjährig verstorbene Zivi Diego Prieto hat in denselben Quartieren im 2013 geholfen die Unterkünfte der Familien zu verbessern. Die Frauen vom „proyecto barrios" würdigen seine wertvolle Arbeit.

Ausreisen

Pauline ist Politologin. Sie führt ein Praktikum von 4 Monaten innerhalb des Team des Projektes für den Zugang zu Wasser der Stadtgemeinschaft von Nouakchott in Mauretanien aus. Dieses Einsetze schreibt sich in eine Partnerschaft zwischen der Stadt von Lausanne und der Stadtgemeinschaft von Nouakchott ein, die auf die Infrastrukturfinanzierung und die Bildung auf dem Gebiet des Wassers und der Sanierung zielt. Mit der Schaffung mehrerer Projektmanagementwerkzeuge bringt Pauline eine methodologische und organisatorische Stütze des Team. Eirene Suisse ist von Eauservice der Stadt Lausanne bevollmächtigt gewesen, um die persönliche und administrative Betreuung dieses Praktikums zu versichern.